

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

No 49

L'ETUDIANT

1er Mai 1889

SOMMAIRE

Varia, F. A. B. — Guerre à outrancer, *Emile Piché*. — Un beau livre et *Une fête de Noël sous Jacques Cartier*, F. A. B. — A travers *Ris et Croquis* de Chs M. Ducharme, F. A. B. — Qu'il ne faut pas étudier l'anglais et les mathématiques au détriment des vers latins, M. H. B. — Constitution physique du soleil, S. T. B. — Bibliographie, J. Hermas Charland. — Suggestions aux professeurs de géométrie, Chs Baillairgé. — Cantiques dans les catacombes — Plain-Chant — Paul Durand. — Mouvement géographique, G. O. Graff. — L'avez-vous acheté : *Histoire d'un établissement paroissial ? Courrier du Canada*. — Feuilletton : Jean qui grogne et Jean qui rit. — Chronique pour rire, T. Esse. — Joliettenia, Séances dramatiques et musicales, Collegiana nova, Publications reçues, Petites nouvelles, F. A. B.

JOLIETTENSIA

Le collège reçoit la visite de MM. J. Richard, Ptre, vicaire, St-Barthélemi ; R. Bonin, curé, St-Côme ; A. Riberty, médecin ; J. Duchesneau, vicaire, St-Thomas ; G. Dugas, vicaire, Ste-Elisabeth ; Emile Campbell, architecte, New-York ; Révds Chèvrefils, curé de Ste-Anne de Bellevue ; G. O. Laferrrière, vicaire, St-Henri des Tanneries ; N. O. Dufault, vicaire, St-Jean-Baptiste ; Zach. Lacasse, O. M. I.

Le Rév. F. Piette, C. S. V. du Mile-End, devient notre infirmier.

Le chœur de la chapelle est agrandi de façon à pouvoir loger 2 autres autels et plus de monde. C'est une véritable amélioration. Le chœur se trouve par le fait plus éclairé.

Le 22 avril, revue militaire par le lieutenant-colonel Lamontagne.

Décès (19 avril) de Adhémar Roch (éléments français), de Berthierville. Excellent enfant.

Séances dramatiques et musicales

Au Collège Ste-Marie : *Le malade imaginaire* de Molière.

Séminaire des Trois-Rivières : *Les enfants d'Edouard*, tragédie en 3 actes et en vers par Casimir Delavigne. L'orphéon en voyage de L. de Rillé.

Académie de St-Jean-Baptiste, Montréal : J'sens l'air ou les extrêmes se touchent (comédie en 3 actes). Les embarras d'un fripon (comédie en 1 acte) : Rêverie sur Semiramide (piano). Going to school (dialogues). Soirée sur le lac (Solo et chœur). Une souris qui n'a pas la langue dans sa poche (poésie par l'abbé Gingras). La feuille (chœur). La grenouille et le bœuf (chœur).

Collegiana nova

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons la mort du Rév. A. Dupuis, curé de Ste-Elisabeth et ancien directeur du collège de l'Assomption.

Prédicateurs des retraites des finissants à Rimouski, Mgr Hamel ; à Joliette et à Rigaud, R. P. Ducharme, C. S. V.

M. l'abbé Charles Richard, professeur au Collège de Ste-Anne, revient porteur des diplômes de docteur en théologie et en droit canon.

A l'occasion de la fête de St-Thomas d'Aquin, discussion théologique au salon de l'Université Laval, Québec. M. l'abbé G. Foley, du diocèse d'Halifax, a répondu avec succès aux objections de MM. A. Scott, vicaire à Notre-Dame de Lévis ; F. Dupuis, professeur de théologie au Collège de Lévis ; P. Garneau de l'Archevêché et L. A. Paquet, professeur au Grand Séminaire.

Séminaire des Trois-Rivières à l'occasion de la St-Thomas : Discours de M. Avila Marsan sur l'Union de la Philosophie et des Lettres, et conférence de M. Defoy, Ptre, sur les tristesses de notre époque.

PUBLICATIONS REÇUES

Les poètes de la foi au XIXe siècle, par l'abbé S. Gamber : Chez Rétaux-Bray, éditeur, 82, rue Bonaparte, à Paris.

Exposition élémentaire de la doctrine catholique, par l'abbé A. R. Moulin.

Première et seconde communion, par l'abbé Salesse.

Ces ouvrages sont en vente chez Delhomme et Briguet, Paris, 13 rue de l'Abbaye.

Mgr Provencher, par l'abbé G. Dugas (voir bibliographie).

Action des boissons envivantes sur l'organisme humain, par T.-A. Talbot, Fraserville.

Nous ferons connaître plus amplement ces volumes dans le prochain numéro.

Petites nouvelles

Le manifeste de la société St-Jean-Baptiste de Québec, signé par Amédée Robitaille, président, est tout à la fois délicat, distingué et plein de chaleur patriotique.

Décès de John Henry Pope, ministre des chemins de fer. Agriculteur distingué, politicien remarquable.

Le député O'Brien propose de censurer le gouvernement d'Ottawa parce qu'il n'a pas déposé le bill des Jésuites. La réponse a été 188 contre, 13 pour. Les protestants ont rendu de splendides témoignages à l'Eglise catholique, aux canadiens-français et aux Jésuites.

QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE

L'ETUDIANT

REVUE MENSUELLE

F. A. BAILLAIRGÉ, P^{re}

PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

ABONNEMENT · \$1.00 par année. (Pour la jeunesse, les instituteurs et les institutrices, \$0.50). les abonnements datent du 1er janvier. On est prié d'adresser toutes les communications concernant la rédaction et l'administration de *L'Étudiant* à F. A. BAILLAIRGÉ, P^{re}, au Collège Joliette, à Joliette, P. Q. Canada. 4 centins le numéro.

Aux correspondants

L'article sur le Dr Crevier est forcément remis au prochain numéro ainsi que plusieurs autres articles.

Aux abonnés

Si vous n'avez pas payé votre abonnement pour 1889, vous pourriez le faire dès maintenant. Prévoyant une absence de quelques mois, nous aimerions à voir toute chose bien réglée à l'avance.

Réponse à " Un Passant "

Un correspondant de la *Minerve* ayant publié une critique peu mesurée contre le *Dictionnaire des Homonymes* de Chs Baillairgé, nous avons fait parvenir à la *Minerve* la réponse publiée en supplément dans le présent numéro.

L'Académie des Palmiers, association française pour l'avancement de la littérature, annonce à M. Chs Baillairgé qu'il aura une MÉDAILLE DE 1^{re} CLASSE pour son *Dictionnaire des Homonymes*. Cet ouvrage est en vente au bureau de *L'Étudiant*, \$1.00.

Société canadienne de Sténographie

Cette société a été organisée par plusieurs jeunes gens de Montréal dans le but de faciliter et de propager l'étude de la sté-

nographie *Duployé* en Canada.

La sténographie est toujours utile. Elle est facile à apprendre.

La nouvelle société possède son journal.

Le président de la Société est M. Denis Perreault et le secrétaire, M. J. Henri Bertrand. Toutes les communications doivent être adressées au secrétaire, N^o 223 rue Champlain, Montréal.

Visites au Saint Sacrement

Tel est le titre d'un nouvel ouvrage fait par le Rév. D. Guilbert, D. D., traduit de l'anglais par l'abbé Alphonse Têtu, professeur de rhétorique au collège de Sainte-Anne.

Ce petit volume, fait à un point de vue original, est appelé à rendre beaucoup de services aux âmes pieuses. Nous le recommandons tout particulièrement aux élèves de nos maisons d'éducation. Chaque visite au Saint Sacrement est accompagnée d'une visite à la Sainte Vierge. Voici la table des visites :

1. Consécration du mois au Saint-Sacrement.
- 2. Foi en la divinité de Notre-Seigneur.
- 3. Foi en l'humanité de Notre-Seigneur.
- 4. L'amour de Jésus, se donnant à nous, dans le Saint-Sacrement.
- 5. Sacrifice offert par Jésus sur l'autel.
- 6. Foi au sacrifice de la messe.
- 7. Acte d'amour envers Jésus au sacrifice de la messe.
- 8. L'amour de Jésus se donnant lui-même dans la sainte communion.

— 9. L'amour de Jésus se donnant lui-même dans le saint viatique. — 10. Demandes à Jésus dans le saint viatique. — 11. Foi au sacré-cœur de Notre-Seigneur. — 12. Amendement honorable au sacré-cœur de Jésus. — 13. Le précieux sang. — 14. Bénédiction du Saint-Sacrement. — 15. Reconnaissance — Action de grâces. — 16. Ingratitude. — 17. Froideur. — 18. Jésus le Bon Pasteur. — 19. Jésus notre médecin. — 20. Jésus notre juge. — 21. Contrition durable. — 22. Les Israélites dans le désert. — 23. Jésus notre ami. — 24. Sympathie. — 25. Bonheur. — 26. Union avec Jésus. — 27. Imagination. — 28. Les âmes amantes de Jésus. — 29. L'amour des saints. — 30. Imitation de la sainte Vierge. — 31. Confession des fautes du mois.

En vente chez N. S. Hardy, libraire, 9 rue Notre-Dame, Québec. — L'unité, 20 centins. La douzaine, \$2.40.

F. A. B.

IMPRESSIONS et SOUVENIRS en EXIL

(Pour l'Étudiant.)

VIII

GUERRE A OUTRANCE

J'en appelle à toute la fierté de notre sexe, n'y a-t-il rien de plus humiliant pour un petit garçon que de porter une robe, un tablier, des papillottes ? Hélas ! dire pourtant que nous fîmes ainsi vêtus pour nous rendre plus gentils ! — Un garçon en robe n'a pas plus de rime qu'un chien terreneuve en caleçon de bain !

J'étais donc affublé d'une robe jaune, d'un tablier blanc et de cornes en papier pour assouplir mes cheveux. Quelle dégradation ! — Tous mes goûts virils frémirent d'horreur..... une vraie tempête sous... une robe ! — (Quel sujet pour Victor Hugo !) Mais grâce à ma nature, mes cheveux ne s'assouplirent pas, ma robe reçut tant d'accrocs qu'il fut jugé plus convenable de la remplacer par des culottes, ... mais le tablier resta ! — D'où mon horreur de grand frère m'appelait encore . « Petite fille » !! — Moi petite fille ? je faillis le

tuer de mon grand sabre de bois. — Car je venais de lire Télémaque sans le comprendre et mon imagination surexcitée par le doux M. de Cambrai ne rêvait plus que combats singuliers. Mais comment offrir un cartel... en tablier ? Sacrilège !

Je finis par m'imaginer que mon tablier était Hidraste et je lui déclarai la guerre malgré son innocence, (on venait de le laver). Je m'en servis pour essuyer les vitres, les meubles, pour laver mes armes, pour enlever la rouille, arracher les clous, enfin, *de omni re scibili et quibusdam aliis ! !* Je fis alors une telle consommation de tabliers que Memère m'enleva cet appendice et mon uniforme orthodoxe apparut dans toute sa splendeur.

Que les temps sont changés ! Aujourd'hui ce sont les jeunes filles qui portent des culottes avec robe invisible, je les engage à mettre au moins un tablier ! !

EMILE PICHE.

UN BEAU LIVRE

Je n'ai pas le plaisir de connaître M. Ernest Myrand. Ce que je sais c'est qu'il est avocat et qu'il a doté la Bibliothèque canadienne d'un livre délicieusement écrit. Je tiens à ce mot délicieux, tout en ayant la prétention de ne rien exagérer.

Amis lecteurs, connaissez-vous cet ouvrage ? Le titre est bien modeste : UNE FÊTE DE NOËL SOUS JACQUES CARTIER.

C'est la paraphrase littéraire du second voyage de Jacques Cartier au Canada. C'est, comme le dit l'auteur, « une série de tableaux historiques peints sur nature, de vues exactes prises sur le terrain, photographiées à la faveur de la lumière que peuvent concentrer à cette distance (sept demi-siècles) les meilleurs instruments des archivistes et des archéologues. »

Ce volume est au nombre de ceux que l'on relit trois et quatre fois en y trouvant toujours plaisir et profit.

On a parlé un peu, de l'ouvrage de M. E. Myrand, puis le silence s'est fait, silence qui fait le désespoir de nos hommes de lettres.

Il fallait user un peu de l'imagination pour piquer la curiosité et faire lire. L'abbé Laverdière joue un rôle. C'est lui qui paraît à l'auteur le 25 décembre, peu avant l'heure de la messe de minuit et qui le conduit à travers les rues de Québec. Toutes les églises de Québec carillonnaient à haute voix l'appel à la messe de minuit.

Il manque une cloche au carillon, remarqua Laverdière.

Et comme je lui demandais laquelle était absente, le maître-ès-arts leva la main sur le terrain vague où naguère s'élevait le vieux Collège des Jésuites.

C'est grand dommage, dit-il, qu'ils l'aient démoli. Le Collège des Jésuites, voyez-vous, était la maison paternelle des missionnaires, le chez nous délicieux de ces apôtres incomparables, qui, pour l'amour du bon Dieu, avaient déserté leurs familles et laissé vacantes leurs places au foyer domestique. Le Collège des Jésuites ; c'était la seule étape, l'unique relai de ces conquérants évangéliques, lesquels, à l'exemple des expéditions militaires de la stratégie moderne, s'avançaient, à marches forcées, au cœur des pays infidèles, préférant emporter d'assaut les citadelles du Paganisme plutôt que les assiéger. Ces haltes étaient singulièrement courtes : le temps précis de panser les plaies, fermer les blessures, laisser pâlir les cicatrices, le strict repos absolument commandé par le corps n'en pouvant plus de douleurs et de tortures. Encore ce délassement n'était-il que fictif et dérisoire, car le corps entraînait de moitié dans les fatigues prolongées de l'étude et les veilles interminables de la prière.

Le Collège des Jésuites, comme on aurait dû l'aimer ! Et vous en avez fait une caserne ! Après tout, cette métamorphose n'était pas pour le séminaire un incomparable outrage ; de plus beaux édifices et de plus sacrés ont éprouvé pires destins. L'histoire de la révolution française est là pour rappeler le souvenir de cathédrales profanées, transformées en écuries ! Le Collège des Jésuites aurait pu devenir une grange ; et vous savez qu'il s'en est fallu de bien peu qu'il ne servit d'étable !

Va donc pour la caserne ! On y logea plus de soldats qu'autrefois de séminaristes. S'y trouvait-il, pour cela, plus de discipline et plus de courage ? Dites-moi, quels hommes dépasseront jamais en bravoure ces stoïques martyrs de la Colonie, ces illustres violentés de la Mort, Brébeuf et Jogues, Lalande et Gabriel Lalemant, Garreau, Buteux, Daniel, Charles Garnier, Chabanel ? Après quatre vingts ans de caserne il n'est pas sorti de là un régiment anglais comparable à cette phalange de Macchabées.

Oui, c'est grand dommage qu'ils aient ainsi abattu le Collège des Jésuites. Pourquoi l'avoir livré aux démolisseurs ? C'était une œuvre de trahison et vous n'en trouvez pas l'excuse. De cette maison qui avait reçu du marquis de Gamache, son fondateur, 16,000 écus d'or, comme obole du premier bienfait il ne reste plus rien sur la terre ! La dynamite est allé chercher dans le rocher de ses assises ce que les pics et les pioches avaient été impuissantes à atteindre. Les pierres béniées de fondation, la pierre angulaire du collège, ont été traitées comme un détritus dangereux, comme une vidange malsaine avec laquelle on a comblé les fossés de nos fortifications militaires, les quais de notre Commission du Havre, ou les terrassements du fameux chemin de fer de la Rive Nord. L'on n'a pas même songé à sauver de la catastrophe finale son clocher réglementaire et à le replacer sur quelque chapelle de mission, bâtie là-bas, aux frontières avancées de la Colonisation canadienne française, dans la vallée du Lac St-Jean, par exemple, où les âmes réjouies du Père DeQuen, son découvreur, et du Père Labrosse, son apôtre, l'eussent encore entendu sonner ! C'est mon avis qu'il eût porté bonheur à la future paroisse. N'est-ce pas le vôtre ?

L'étrange apparition transporte l'auteur à 350 ans de distance au minuit du 25 décembre 1535, lui fait traverser la forêt de Donacona, le conduit à la Grande Hermine, puis à la Petite Hermine, le fait entrer dans l'Emerillon et le fait assister au feu de joie de la bûche de Noël. Le scorbut décimait les découvreurs du Canada, Jacques Cartier cependant et ceux des siens qu'avait épargné la maladie célébraient en grande pompe la fête de Noël.

Laverdière s'arrête partout, remarque tout, dit sur chaque chose, dans un style vif, ardent, pathétique, tout ce que l'admiration, la science et l'amour savent inspirer.

L'auteur admire beaucoup Jacques Cartier et ses compagnons ; et il aime ardemment sa patrie. Il nous fait voir du même coup que cette admiration et cet amour sont justifiés par les faits.

Que de travaux, que de recherches n'a-t-il pas fallu faire pour en arriver à cette richesse de démonstration.

Faut-il reprocher à M. Myrand quelques longueurs, certaines accumulations d'épithètes, et un dénouement trop prosaïque pour l'ensemble de l'œuvre ? Il n'en reste pas moins acquis que *Une fête de Noël* est un livre délicieux.

F. A. B.

A TRAVERS

RIS ET GROQUIS

DE

CHS M. DUCHARME

I

L'ouvrage s'ouvre par le narré humoristique des aventures d'un vieux garçon qui découvre finalement que ses jugements pour le grand nombre ne sont que des *préjugés*.

“ Soyez vif et pressé dans vos narrations. ”

BOILEAU.

L'auteur est fidèle à ce précepte.

Ce récit du reste peut dérider le front le plus soucieux.

II

Un critique au pilori. — M. Ducharme donne ici, après l'avoir préparée un peu longuement peut-être, une verte leçon qui est du reste bien méritée et très bien administrée. La critique au Canada est outrée, pour ou contre. Un article sur le *Dictionnaire des Homonymes* de Chs Bail-

laigé, paru récemment dans la *Minerve* sous la signature de « Un Passant », est un beau *specimen* du genre.

Les remarques de l'auteur sont on ne peut plus justes. Il se plaint particulièrement de la presse :

La presse ! encore une belle nymphe qui croit avoir fait tout son devoir en saluant l'apparition d'un ouvrage de son immortelle formule : “ Nous accusons réception d'un volume***. Nos remerciements à qui de droit ! ”

S'il en est ainsi pour plusieurs de nos journaux, c'est parce que les rédacteurs sont maigrement payés et ne font que pour leur argent. Parfois aussi on ne dit rien parce qu'on ne veut pas se donner la peine de dire quelque chose.

III

Dans *Chronique de Noël*, le poète se révèle :

L'airain sacré de nos temples a résonné : de nombreux fidèles accourent à son appel. Cloches, pourquoi troubler le silence de la nuit, et vous, chrétiens, pourquoi diriger vos pas silencieux vers ces étincelants sanctuaires où mille gerbes de lumière se confondent avec mille guirlandes de verdure ?

Interrogez la nature, elle vous répondra.

Demandez au ruisseau, ce qu'il murmure, sous sa blanche pelisse ; demandez au bocage, ce que chante la bise dans ses rameaux dénudés ; demandez à l'étoile qui scintille, le secret de son nouvel éclat ; demandez au poète, ce que redisent les cordes inspirées de sa lyre :

Écoutez ! un cri se prolonge
Un cri qui grandit aussitôt :
Regardez, ce n'est pas un songe,
L'éclair précurseur luit là-haut :
Gloire aux cieux dans leur étendue !
Il est né, répète la nue :
A ce mot seul, mais triomphant,
La terre frémit d'allégresse,
Et le ciel lui-même s'abaisse
Après du berceau d'un enfant.

Noël ! tel est le mot que clame la nature dans son mystérieux langage !

Noël ! telle est la fête que l'Église célèbre, en souvenir de l'humble, mais sublime naissance de l'Enfant-Dieu.

IV

Le journaliste acrobate. — La satire domine dans cet article. Certains journalistes sont comparés aux danseurs de corde vu l'élasticité de leurs principes, la flexibilité de leurs convictions et la dextérité dont ils font preuve « pour désertier le camp qu'ils défendaient et embrasser la cause qu'ils foulait aux pieds ». L'auteur achève le portrait en disant :

« Grâce au système des acrobates, tout le monde peut devenir journaliste... Il suffit d'être pourfendeur, d'avoir l'esprit un peu retors et de posséder une bonne besace de signes orthographiques, de ciseaux et de personnalités. »

Il y a énormément de vrai dans tout cela.

Une réaction est nécessaire. Le journalisme tel que pratiqué par plusieurs est une honte pour le Canada.

On ne saurait trop féliciter M. Ducharme pour son cri d'alarme. On sent à le lire qu'il est dix fois convaincu et vingt fois indigné. Aussi les expressions les plus vives et les plus accablantes, j'allais dire les plus *cruelles*, viennent-elles se poser nombreuses sous sa plume.

Nous poursuivrons plus tard notre petite promenade à travers *Ris et Croquis*. L'ouvrage à 464 pages et se vend 75 cts., au bureau de *l'Étudiant*.

F. A. B.

L'UTILITÉ DES VERS LATINS

(Pour l'Étudiant.)

Qu'il ne faut pas étudier l'anglais et les mathématiques au détriment des vers latins.

EMILE. (1) — En tout cas, cet inconvénient ne détruit pas mon assertion.

ARTHUR. — A savoir...

EMILE. — Que l'on pourrait avantageusement substituer aux vers latins d'autres études beaucoup plus pratiques.

(1) Ernest et Emile, adversaires des vers latins; Albert et Arthur, défenseurs des vers latins.

ARTHUR. — Mais, mon cher Emile, les beaux résultats obtenus par les vers latins, soit au point de vue du développement intellectuel, soit au point de vue des fortes humanités, ne sont-ils pas des plus utiles pour la pratique ?

ALBERT. — D'ailleurs, ces études plus pratiques que tu voudrais substituer aux vers latins, quelles sont-elles ?

EMILE. — La réponse saute aux yeux : ce sont les mathématiques et les langues vivantes, entre autres l'anglais.

ALBERT. — A l'entendre parler, mon cher, on croirait presque que les mathématiques et l'anglais sont frappés d'ostracisme dans nos collèges classiques. Cependant, quiconque veut être de bon compte, avouera que ces deux branches de l'enseignement y jouissent pleinement du droit de cité. Ainsi, pour ne parler que de l'institution où nous sommes, on ne saurait nier que ces deux matières ne soient sur un très bon pied. Etudes et classes régulières, plusieurs fois la semaine, professeurs attirés, examens trimestriels, lecture de notes deux fois le mois, mention spéciale des succès obtenus, sur les bulletins envoyés aux parents de l'élève ; rien n'est négligé pour stimuler notre ardeur pour ces deux études et dissiper les répugnances, je dirai natives qu'elles rencontrent chez nombre d'entre nous.

EMILE. — Je suis des premiers, mon cher, à applaudir aux mesures prises par l'autorité de la maison, en vue d'y faire fleurir les mathématiques et l'anglais, seulement je voudrais que l'on donnât encore plus d'extension à ces deux matières, en leur consacrant, par exemple, le temps que l'on donne au travail des vers latins.

ARTHUR. — Ton antipathie pour les vers latins t'abuse, à coup sûr, mon cher Emile ; car, je ne vois pas franchement quel profit appréciable résulterait pour les mathématiques et l'anglais, supposé qu'on leur alloue les quelques heures que les élèves emploient par-ci, par-là à la culture des muses latines. Du reste, qu'une connaissance convenable des deux matières en question, soit utile, estimable et même nécessaire, *concedo* ; mais qu'il faille les étudier des années et des années d'une manière transcendante, *nego, salvâ amicitia* : et la raison, c'est que cette connaissance transcendante n'est guère plus indispensable que celle de la prosodie latine pour le notaire, le médecin, l'avocat ou le prêtre.

ALBERT. — A mon tour, mon cher, je t'avouerais sincèrement que, tout en admettant avec toi l'importance de l'anglais et des mathématiques, je ne crois pas le moins du monde les dénigrer, en soutenant qu'ils ne peuvent avoir qu'une valeur secondaire lorsqu'il s'agit de préparer la jeunesse aux différentes carrières libérales par une solide éducation intellectuelle. Oui, qu'on leur donne tout le soin voulu... à la

bonne heure ; mais qu'on les enseigne au détriment des langues anciennes, des vers latins comme de tout ce qui fait partie du cours classique, je le déclare hautement, ce sera un progrès vers la décadence.

ERNEST.— Et la raison ?

ALBERT.— La voici : c'est que le travail vraiment utile, le travail qui développe les facultés naissantes, c'est celui qu'accompagnent la lutte et les efforts ; or des vers latins seront toujours une gymnastique plus vigoureuse et par suite beaucoup plus fortifiante pour l'intelligence qu'une leçon d'anglais.

M. H. B.

LE SOLEIL

(Pour l'Étudiant.)

(SUITE)

III

CONSTITUTION PHYSIQUE DU SOLEIL

L'analyse du spectre solaire est l'une des expériences les plus intéressantes des cours de physique. Par cette analyse on prouve que la lumière du soleil est composée de différentes nuances, qui, toutes réunies donnent la couleur blanche. Voici comment on fait cette expérience : (1)

“ On reçoit dans une chambre obscure un faisceau solaire à travers une petite ouverture pratiquée dans le volet. Ce faisceau tend à aller former une image ronde et incolore du soleil ; mais, si l'on interpose sur son passage un prisme de *flint glass* disposé horizontalement, le faisceau, à l'entrée et à la sortie du prisme, se réfracte dans un plan vertical, et, au lieu d'une image ronde et incolore, on reçoit sur un écran éloigné une image de même dimension que celle-ci dans le sens horizontal, mais oblongue dans le sens vertical, et colorée des teintes de l'arc-en-ciel. Newton a donné à cette image le nom de *spectre solaire*. ”

“ Il existe, en réalité, dans le spectre une infinité de teintes ; mais on n'en distingue réellement que sept principales, qui se succèdent dans l'ordre suivant :

“ Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orange, rouge. ”

Les physiiciens ont encore découvert des raies sombres ou de différentes couleurs entre les sept couleurs principales.

Or, comment de la connaissance du spectre solaire arriver à la connaissance des matières qui composent le soleil ? L'expérience démontre que les différents métaux donnent, en prenant de l'incandescence, une lumière de cou-

leurs différentes de celles des autres métaux. Et c'est de cette connaissance que l'on a déduit la présence de ceux qui composent en partie le soleil.

“ Il résulte de ces faits, dit Maneuvrier, (1) un nouveau genre d'études : c'est celle de la constitution des astres. Dans le spectre solaire, il y a une raie noire en... : c'est que l'atmosphère du soleil contient du *sodium* ; de même les raies qui correspondent aux métaux connus indiquent la présence de ces métaux dans l'atmosphère solaire. Ainsi, il y a 460 raies brillantes du fer qui coïncident exactement avec 460 raies sombres du spectre solaire ; donc il y a du fer en vapeurs incandescentes dans le soleil. Les métaux, dont la présence dans le soleil paraît certaine, sont le fer, le calcium, le magnésium, le sodium, le chrome, le nickel, le manganèse, et l'hydrogène, et probablement le baryum, le cadmium et le zinc. ”

Ajoutons immédiatement que, selon Kirchhoff (2) il n'y a dans le soleil ni or, ni argent. Nous ne parlerons pas de l'atmosphère du soleil, ni de ses taches, non plus que de ses différents mouvements. Nous référons plutôt le lecteur aux doctes auteurs, qui en ont parlé, entre autres à Guillemin, Menuge, Delaunay, etc.

S. T. B.

BIBLIOGRAPHIE

L'Étudiant : (Collection reliée). Cette publication forme jusqu'aujourd'hui quatre volumes de près de 200 pages chacun. Nous y trouvons toutes sortes de matières à lire : de la philosophie, de la science, de la littérature, de la colonisation, de l'hygiène, de l'histoire, du feuilleton, de l'éducation et des nouvelles. Tout ce que l'Étudiant contient est sérieux et tend vers un but pratique. Le lecteur s'instruit et se plaît au milieu de cette heureuse société. Cette collection figure avantageusement dans les rayons de toute bibliothèque, à côté des livres utiles et savants.

Le Couvent : (Collection reliée). Cette publication qui est pour ainsi dire sœur de l'Étudiant ; mais d'un genre différent, plus délicat, plus domestique, comprend maintenant trois volumes de 160 à 180 pages chacun. C'est un recueil de bons conseils,

(1) Physique de Ganot, 20ème édition, revue etc. par Maneuvrier, p. 605.

(1) Ganot, ut supra, p. 689.

(2) Menuge, cosmographie, édition de 1883, p. 181.

de pensées pieuses, d'exercices intellectuels et de savoir-faire pour l'éducation sociale de la jeune fille. Les poésies que renferme le *Couvent* forment à elles seules une magnifique corbeille de fleurs.

Anglicismes et Canadianismes, par A. Buies. Cet opuscule d'une centaine de pages est comme un petit code de langage où l'auteur a réuni un grand nombre d'expressions défectueuses, de mots impropres, de phrases imitées de l'anglais. M. Arthur Buies y fustige à bon droit les écrivains assez peu scrupuleux pour écrire par exemple, *atmosphère, panacée* au masculin et *intervalle, espace* au féminin, ou des phrases comme celles-ci : *Avocasser* une mesure, *rencontrer* une disposition légale, *partir* quelque chose, *avisier* quelqu'un en loi, *se démancher* un pied, *occuper* comme avocat dans une cause, *émaner* ou *faire émaner* un bref, etc., etc.

Histoire d'un établissement paroissial, par M. l'abbé T.S. Provost. C'est une brochure de 154 pages sur la colonisation du nord du comté de Joliette. L'auteur fait l'histoire de la fondation de la paroisse de St-Jean de Matha dont il est le curé. On y suit jalons par jalons les différentes phases d'un établissement paroissial.

Mgr Provencher et les missions de la Rivière-Rouge, par M. l'abbé G. Dugas, missionnaire ; C. O. Beauchemin et Fils, libraires-imprimeurs, 256 et 258, rue St-Paul ; Montréal, 1889. Dans cette brochure d'un delà de 310 pages, est tracée avec le plus grand intérêt la vie du premier évêque du Nord-Ouest, comme l'histoire de cette importante partie du pays. L'auteur parle de la découverte de la Rivière-Rouge, de l'origine des Métis, l'état de la colonie de la Rivière-Rouge en 1816, l'arrivée en 1818 des deux premiers missionnaires du Nord-Ouest MM. J.-N. Provencher et S. Dumoulin, les travaux de ces derniers, le sacre de Mgr Provencher le 12 mai 1822, enfin des progrès croissants de ces lointaines missions.

M. l'abbé G. Dugas, missionnaire de la Rivière-Rouge depuis une vingtaine d'années, a consigné les détails les plus complets dans son livre, sur la vie de Mgr Provencher et des continuateurs de l'œuvre de ce grand évêque. Une foule de documents authentiques y sont cités de manière à fai-

re connaître intimement l'ouverture, la formation et l'affermissement des missions religieuses qui couvrent maintenant les vastes territoires du Nord-Ouest.

Il est question en outre de l'arrivée des Oblats et des Sœurs Grises au Nord-Ouest, et de divers apôtres tels que les Pères Thibault, Taché et Lafêche, ces deux derniers devenus membres de l'épiscopat canadien.

Des privilèges sur les biens meubles. — Thèse pour le doctorat présentée et soutenue le 12 janvier 1889 par Philippe Demers, avocat et licencié en Droit. — Montréal. A. Sériard, éditeur ; 1889.

L'auteur a constitué de sa magnifique thèse, une brochure de 120 pages où il traite successivement avec une grande clarté les questions suivantes. 1^{re} partie : « De la nature des privilèges, de certains créanciers privilégiés ; » 2^{me} partie : « Des biens qui sont affectés aux privilèges, des divers privilèges sur les biens meubles ; » 3^{me} partie : « Des frais de justice et des dépenses dans l'intérêt de la masse des créanciers, de la dime, des privilèges du vendeur, des droits de gage et de rétention, des frais funéraires, frais de dernière maladie, des taxes municipales, du locateur, des domestiques, commis et fournisseurs, des comptables, des privilèges sur les bâtiments, la cargaison et le fret. »

Quoique cette thèse soit écrite dans le langage du palais, le style de l'auteur est soigné et élevé.

J. HERMAS CHARLAND.

Suggestions aux professeurs de géométrie

(Pour l'Étudiant.)

Nécessité d'une réforme, pourquoi ? — La définition doit être plus claire que la chose définie : application à la définition de la ligne droite.

En 1883 je lisais devant la Société Royale du Canada un mémoire ayant pour tête " Suggestions aux Géomètres à l'endroit d'une nouvelle édition d'Euclide, " et je viens de nouveau insister auprès des géomètres anglais (puisque c'est surtout en Angleterre que l'on persiste dans l'enseignement des Eléments sous leur forme primitive d'il y a 2000 ans) sur la nécessité l'apropos au moins, l'avantage pour l'édu-

cation primaire, où l'économie de temps est essentielle en ces jours de tant de nouvelles sciences, d'une refonte des *Eléments* d'Euclide : synonyme aujourd'hui d'*Eléments* de Géométrie.

Il faut enfin s'émanciper de cette étreinte à laquelle les anciens géomètres ont voulu se soumettre et avec eux leurs successeurs et commentateurs, en n'osant point se soustraire à la nécessité, purement imaginaire, de prouver comme théorèmes, par des démonstrations fort logiques, si vous voulez, mais longues et ennuyeuses, une foule de propositions des plus élémentaires, et qui se conçoivent réellement mieux sur leur simple énonciation, ou comme axiomes, ou encore comme corollaires de définitions qu'il est facile de modifier au besoin à cet effet, tout en restant absolument dans le vrai.

Les autres sciences ont fait d'immenses progrès et toujours dans le sens de la simplification des démonstrations et des procédés. Pourquoi la géométrie dans ses propositions élémentaires et à l'étude desquelles il faut dévouer aujourd'hui beaucoup trop de temps dans l'instruction publique, resterait-elle en arrière du siècle où nous vivons ?

Que de définitions ne donne-t-on point de la ligne droite : Euclide la définit *celle qui existe ou repose uniformément ou également (ex equo ou equaliter) suivant Gregory et Commandine, evenly suivant Playfair ou equally) entre ses points extrêmes*. Mais, cette définition est fautive en ce que le mot *uniformément, également* a lui-même besoin d'être défini pour que l'on sache de quelle manière il faut l'entendre.

Simpson, grand admirateur de l'auteur grec, le traduit littéralement et lui fait dire : *"A straight line is that which lies evenly between its extreme points."* Un autre auteur, c'est Elrington, je crois, qui, après le mot *evenly* de Simpson, introduit, pour expliquer ce mot, la parenthèse (c. a. d. *dans la même direction*). Plusieurs auteurs définissent la ligne droite *celle dont tous les points sont dans la même direction*.

Playfair la définit *"If there be two lines which cannot coincide in two points without coinciding altogether, each of them is called a straight line"*, et il tire cette définition de Boscovich, philosophe italien, qui dit "Rec-

"tam lineam rectae congruere totam toti in infinitum productum si bina puncta unius binis alterius congruant, patet ex ipsa admodum clara rectitudinis idea quam habemus."

Nous avons encore : *"Une ligne droite est celle qui ne peut rencontrer une autre ligne droite en plus d'un seul point,"* puis : *"Une ligne droite est telle que deux de ses points étant déterminés, la position de la ligne entière est également ;"* puis aussi : *"Une ligne droite est la ligne la plus courte que l'on puisse mener d'un point à un autre, et une foule d'autres ;* mais pas une des définitions ne rend la chose définie plus claire. Il faut un raisonnement mental pour se rendre compte de l'énoncé de Playfair, qui pour définir ce que c'est qu'une ligne droite, introduit une seconde ligne, ce qui complique encore et rend moins immédiate la perception qu'on se fait de la ligne droite comme d'une seule et même ligne dont tous les points sont dans la même direction et dont un fil tendu donne la meilleure idée.

CHS. BAILLAIRGE.

Drunkenness or the Liquor Habit Positively Cured by Administering Dr Haines' Golden Specific

It can be given in a cup of coffee or tea without the knowledge of the person taking it, effecting a speedy and permanent cure, whether the patient is a moderate drinker or an alcoholic wreck. Thousands of drunkards have been cured who have taken the Golden Specific in their coffee without their knowledge, and to-day they believe they quit drinking of their own free will. No harmful effect results from its administration. Cures guaranteed. Send for circular and full particulars. Address is confidence GOLDEN SPECIFIC CO., 185 Race St. Cincinnati, O.

LA SCIENCE EN FAMILLE

Revue illustrée de vulgarisation scientifique

4^e ANNÉE

Un an : France 8 fr. ; ÉTRANGER 10 fr.

Cette publication, tirée avec soin sur beau papier teinté avec gravures et lettres ornées, forme à la fin de l'année un magnifique volume de bibliothèque de 460 pages.

Sommaire du dernier numéro

Pour traverser une rivière sans savoir nager. — De l'ordre dans nos comptes. — La télégraphie optique et le service des signaux. — Les tours célèbres. — Nouveau flotteur indicateur pour réservoirs d'eau. — Procédé pratique de préparation du gélatino-bromure. — Phénomènes analogues aux éclipses : cause de l'astronomie pratique. — A travers la science. — Récréations : expérience facile de chimie ; coupe du verre par l'électricité.

Envoi de numéros spécimens contre 0 fr. 25

PARIS — 118, Rue d'Assas, 118 — PARIS

LA MUSIQUE ET LA POESIE

(Pour l'Étudiant.)

II

CANTIQUES DANS LES CATACOMBES

Devant un autel de pierre, de nombreux fidèles sont prosternés. Un vieillard aux cheveux blancs, courbé sous le poids des années, célèbre le Saint-Sacrifice de la messe. Un silence profond et mystérieux règne sur cette assemblée recueillie. Tout à coup un cri de miséricorde s'élève de l'autel et puis tout retombe dans le silence. Mais bientôt après le peuple se lève, et d'un commun accord entonne le *Magnificat*. Les échos de ces grands souterrains répètent plusieurs fois ces cantiques si purs et si beaux ; de loin, on dirait une réunion d'anges chantant la gloire du Très-Haut.

Les martyrs chrétiens allaient à la mort en célébrant la bonté d'un Dieu qui leur donnait la grâce immortelle de mourir pour sa religion naissante. Quelle force, quelle sublimité d'ardeur sainte avaient ces courageux martyrs lorsqu'ils répandaient leur sang en chantant un hymne d'actions de grâces ! Les païens eux-mêmes étaient dans la plus grande admiration en face de cet amour incompréhensible de la mort. Du sang des martyrs répandu dans l'arène s'échappait une odeur céleste qui changeait par son action divine un grand nombre de païens en de fervents disciples du Christ.

Comme un soleil brillant envoie ses chants et bienfaisants rayons sur la terre qui se ranime et se réjouit sous cette grande humidité, Dieu fortifiait les martyrs qui célébraient avec joie dans de beaux et sublimes cantiques, la bonté du Roi du Ciel.

III

LE PLAIN-CHANT

De siècle en siècle, l'Eglise elle-même fortement assise sur le siège de Rome, se plut

à favoriser et à perfectionner l'art divin de la musique dans la partie religieuse. Le Pape Grégoire 1er institua le plain-chant. Le mouvement de cette musique sacrée est lent et solennel, le caractère large et majestueux, comme les cérémonies qu'elle est destinée à embellir. Ah ! qu'alors son action est douce et sublime ! Nous, catholiques, n'avons-nous point ressenti l'effet magique de ces chants si pieux et si beaux qui font résonner les voûtes de nos églises ? N'avons-nous point compris et aimé ces purs accents, cris d'une âme plongée dans un océan d'amour ? N'avons-nous point "versé des larmes avec nos prières" lorsque l'Eglise, étalant sa pompe funèbre, jetait ces cris de miséricorde auprès de Dieu pour le repos de l'âme d'un de nos parents ou de nos amis ? N'avons-nous point gémi avec l'Eglise, notre mère, lorsque, dans la Semaine Sainte, elle faisait entendre ses pénitences sublimes et semblait mourir spirituellement avec son divin auteur ? Ne nous sommes-nous point réjoui quand tout à coup, au milieu des larmes que vous versiez près du tombeau de notre Sauveur, ces cris de triomphe, partis du haut des cieux, ont retenti sur la terre : *Il est ressuscité ! Resurrexit !* Unie alors aux concerts des anges, la religion redit ses purs mélodies qui, comme un parfum, monte des temples sacrés au trône du Très-Haut. Au saint jour de la Pentecôte, l'Eglise se revêt de ses plus riches ornements. Dans un silence profond, elle prie et elle espère ; tout à coup la joie éclate, un saint enthousiasme s'empare de nous et, comme aux temps des apôtres, l'esprit céleste semble descendre sur nos têtes en langues de feu ! A la Toussaint, la sainte Eglise célèbre la gloire de ses enfants qui, là-haut, jouissent de la contemplation de Dieu. Quels doux transports dans ses cantiques ! Quelles joies suaves dilatent ses entrailles maternelles !

Mais, le jour suivant, l'Eglise, qui a reçu de Dieu un cœur de mère, un trésor d'amour et de tendresse, pense à ses enfants qui souffrent dans les flammes vengeresses du purgatoire. Quelles touchantes supplications et quels cris lamentables ! Prosternés devant le Dieu de bonté et de justice, nous

croirions entendre du fond des abîmes enflammés du purgatoire ces cris douloureux et déchirants de nos frères :

Miséricorde, miséricorde.

Mais voyez ce pécheur aux pieds des autels ! Sous les sons sublimes des cantiques chrétiens son âme, depuis longtemps fermée à la vertu, se dégage tout à coup du mal, prend son essor vers les hautes sphères célestes et vient adorer le grand Roi rayonnant dans sa gloire. Des larmes de repentir et d'amour roulent sur les joues du pauvre pécheur ; gémissant sur ses fautes, il s'abîme dans la plus grande douleur. Cependant il espère, et, jetant vers le ciel un regard d'espérance, il se relève plus fort et plus courageux que jamais. Combien de personnes qui doivent leur conversion à l'attrait et aux charmes irrésistibles de la musique religieuse ! O musique, que tu es puissante lorsque tu célèbres de tes divins accords la majesté et la miséricorde de notre Dieu !

PAUL DURAND.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

MOUVEMENT GÉOGRAPHIQUE

Un mot aux lecteurs. Pour fournir ma faible quote-part de collaboration à *l'Étudiant*, j'ai pensé à donner, aussi souvent que possible, chaque mois, si faire se peut, sous le titre ci-haut, quelques simples notes d'actualités géographiques universelles. J'ai cru que ces notes serviraient, peut-être, assez avantageusement de pendant à la *revue mensuelle d'histoire contemporaine* que publie déjà *l'Étudiant*. J'avertis d'avance mes bienveillants lecteurs que mon champ d'action sera assez vaste. Sans me permettre, toutefois, d'empiéter sur les droits légitimes du rédacteur de la *revue d'histoire contemporaine*, j'aborderai cependant, non pas seulement la géographie proprement dite, mais encore toutes les questions qui, de près ou de loin, pourraient s'y rapporter et donner des notions plus complètes de mon sujet général. Il ne faudra donc pas trop s'étonner de me voir traiter, par exemple, des explorations et des explorateurs célèbres du temps présent, des grands travaux qui s'exécutent de notre temps,

parfois même des statistiques, etc. : ce sont là autant de points qui ne sont pas étrangers au mouvement géographique, et peuvent même influer sur lui souvent. Autant que possible, j'ouvrirai mes articles par quelques notes sur notre propre pays, dont les actualités géographiques nous intéressent avant tout.

Jeunes écoliers, mes bons amis, c'est surtout pour vous que j'écris ces notes, pensant qu'il pourra vous être utile d'être ainsi tenus au courant des modifications géographiques comme historiques qui s'opèrent sur toute la terre. Puissiez-vous retirer de cet humble travail tout le profit que je vous en souhaite. Bien que je n'aie l'intention de faire qu'un rapide sommaire des données actuelles de géographie, j'ai la confiance, néanmoins, d'intéresser, peut-être, les autres lecteurs qui me feraient l'honneur de me suivre ? Sur ce, je sollicite l'indulgence, et fort de l'autorisation de la direction, j'ouvre dès aujourd'hui par quelques notes mon humble collaboration.

G. O. G...

CONFÉDÉRATION CANADIENNE

On agit à la fois les questions de l'annexion aux États-Unis ou de la Fédération Impériale, d'une part ; de l'entrée de Terre-Neuve dans la Confédération, de l'autre. Faudra voir si la Puissance du Canada est destinée à s'agrandir encore, ou à être étouffée, à peine âgée de vingt-un ans, sous la griffe du lion britannique ou dans les serres de l'aigle américain. Espérons que la Providence s'en mêlera, et nous conservera le statu quo. — Le gouvernement du Canada va continuer les travaux commencés dans le chenal du St-Laurent, de Montréal à Québec, pour faciliter la navigation océanique jusqu'à cette première ville, dont on veut faire un port de mer capable de rivaliser avec Boston et autres ports principaux des États-Unis. Un syndicat s'est formé pour entreprendre la construction d'un troisième pont sur le St-Laurent, entre Cotnam Landing, au nord, et Salaberry de Valleyfield, sur la rive sud : les travaux, déjà bien avancés, sont poussés avec vigueur, et dès l'automne de 1889, on l'espère, la locomotive franchira encore là le grand fleuve comme le premier russeau venu. Cela sera trois ponts coupant le St-Laurent sur un espace de quarante-cinq milles ; où est le temps où pareille entreprise semblait irréalisable ?

PROVINCE DE QUÉBEC

Dans un calcul consciencieux, l'honorable Premier Ministre de la Province de Québec, a démontré que notre province l'emporte en superficie sur tous les pays de l'Europe, sauf la Russie ; la France, le Royaume-Uni et la Prusse seraient presque des pygmées comparés à notre

grand et beau Québec. Il appert des estimations de l'hon. M. Mercier que le seul comté uni de Chicoutimi et Saguenay a 2500 milles de plus en étendue que la Belgique, la Hollande, l'Écosse et le Portugal, pris ensemble : c'est respectable pour un seul de nos soixante-cinq collèges électoraux. J'ose conseiller à mes lecteurs de consulter cet article de l'hon. ministre, publié dans le numéro illustré de *l'Électeur*, au premier de l'an : cela leur sera agréable tout probablement et assurément profitable. La Province de Québec réclame, comme faisant partie de ses limites, un territoire additionnel d'à peu près 116,000 milles carrés, où sont compris deux magnifiques lacs, le Mitassini et l'Abbitibi, et qui offrirait assurément de nouvelles et amples ressources à la colonisation et à l'industrie forestière : comptons que justice sera faite à ses réclamations. Le gouvernement local a manifesté l'intention de faire rétrocéder à la Couronne des concessions très étendues de terrains, faites jadis à des compagnies qui n'ont rien fait pour les coloniser, bien au contraire qui ont pressuré les colons : cela paraîtra à tous une excellente mesure.

PROVINCE DE MANITOBA

Cette petite province, où nous comptons déjà un assez bon nombre de nos compatriotes canadiens-français, fait de rapides progrès. En dépit des efforts monopolisateurs de la Cie du Pacifique, elle étend de jour en jour, son réseau provincial de chemins de fer et améliore son système de navigation ; l'immigration s'y porte de plus en plus : de 2,000 âmes en 1871, Winnipeg a atteint le joli chiffre de 30,000 habitants en 1887. On commence à trouver de plus en plus vrai le mot prophétique du grand George Étienne Cartier, lorsqu'il disait en 1872, parlant de la jeune province et des pays circonvoisins. "Embarquons-nous pour l'Ouest, c'est là qu'est la richesse, c'est là le grenier du monde, c'est là l'avenir national !"

COLOMBIE ANGLAISE

On annonce la découverte de veines d'or assez riches, paraît-il, dans une petite île, tout près des côtes du Pacifique. Les premières semaines après cette découverte, on a vu sévir, dit-on, la fièvre de l'or, dans ces parages, aussi violemment qu'en Californie, il y a quarante ans. Ah ! le funeste métal qui fait tant de malheureux !

ÉTATS-UNIS

Une nouvelle ville vient de surgir du sol américain, dans le comté de Burlington, Etat du New-Jersey, à deux heures de New-York. Le sol y est fertile, on compare le climat à celui

de Nice. Il n'a fallu que trois mois, tout au plus, pour faire grandir la jeune cité à la place des arbres de la forêt. Beaucoup de Français s'y rendent, paraît-il, et son nom de Paisley tend à se changer en celui de New-Paris. Toujours les mêmes nos voisins : donnez-leur un cours d'eau près d'une colline, en deux mois, vous aurez une ville de 20,000 âmes.

PANAMA

Les travaux du percement de l'isthme sont momentanément interrompus pour des raisons de finances : espérons que le grand Français recevra l'aide qu'il mérite et pourra terminer bientôt son œuvre magnifique.

NICARAGUA

Les Etats-Unis ont abandonné le projet du canal interocéanique de Nicaragua, comptant bien se saisir de celui de Panama, si la France l'abandonne, en précipiter l'achèvement à coups de millions, et l'exploiter ensuite à leur profit, bien entendu.

GUYANE FRANÇAISE

L'explorateur français Henri Coudreau a été chargé par le ministère de l'Instruction publique de France d'une exploration de la haute Guyane et de ses rivières Approuage et Ouyapock ; il a déjà découvert, dans ces parages encore peu connus, plus de seize nouvelles tribus indiennes, environ 20,000 individus ; on espère plein succès de sa mission.

VÉNÉZUELA

L'explorateur français, Jean Chaffanjon entreprend une exploration du lac et de la presqu'île de Maracaïbo, puis de la Cordillère des Andes, il doit s'occuper d'archéologie, opérant des fouilles sur les emplacements d'anciennes villes indiennes.

RÉPUBLIQUE ARGENTINE

Toute une province de ce vaste pays, encore ignorée, l'immense Chaco Boréal, vient d'être révélée à la civilisation par le célèbre explorateur français, M. Thouar, qui, avec une commission des gouvernements de la République Argentine et de la Bolivie, a parcouru ces sauvages régions pendant trois années consécutives.

BRÉSIL

Depuis l'abolition de l'esclavage, le Brésil marche en pleine voie de progrès. Son gouvernement vient d'accorder des contrats pour la construction d'un vaste réseau de voies ferrées,

à construire en quatre ans, et destiné à relier Rio de Janeiro à l'Océan Pacifique, au Chili et à la République Argentine. Notons en passant qu'un entrepreneur canadien, M. Ross, a obtenu une partie de ces contrats, pour une somme de plus de vingt millions de piastres. Le Brésil améliore aussi ses voies de navigation, notamment la grande rivière de San Francisco qu'il va rendre navigable sur un parcours de 250 milles.

N. B. Comme le bulletin a déjà pas mal d'étendue, pour une première fois, nous nous arrêterons, pour aujourd'hui, à cette revue de l'Amérique, quitte à parler de l'Europe, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie, quelque-une de ces prochaines fois, avec l'obligeante autorisation de M. le rédacteur.

G. O. GRAFF.

Montréal, mars 1889.

L'AVEZ-VOUS ACHETÉ ?

Nous venons de recevoir une jolie brochure intitulée : *Histoire d'un établissement paroissial de colonisation — St-Jean de Matha*.

Cet opuscule qui a pour auteur M. l'abbé T. Provost, curé de St-Jean de Matha, est intéressant, instructif, écrit d'un style facile, abondant, souvent poétique. C'est l'histoire d'un canton de colonisation, dont les premiers arbres furent abattus en 1836, qui a vu peu à peu les abattis dévorer la forêt; les rangs s'aligner successivement avec leurs habitations confortables et leurs florissantes exploitations agricoles, une vaste et belle église remplacer la modeste chapelle du début, et qui est aujourd'hui l'une des paroisses les plus prospères du comté de Joliette.

On ne saurait trop applaudir à la publication de ces monographies de paroisses, qui sont comme la petite histoire du pays, mais une petite histoire très utile à la grande, et qui occupent une place honorable à côté d'elle.

Nous félicitons cordialement M. le curé de St-Jean de Matha de son étude si pleine d'intérêt. Il a fait œuvre patriotique en démontrant une fois de plus, ce que peut la colonisation pour l'avancement et le progrès de la province de Québec.

Courrier du Canada.

CHRONIQUE POUR RIRE

L'arc ne doit pas être toujours tendu, parce qu'il se briserait.

La préface d'ordinaire ne se lit pas : Il vaut

autant qu'on n'en fasse pas, alors. Eh ! bien, commençons sans préambule et « rions, la vie n'en sera que plus courte ».

**

Carlette était un employé des propriétaires de scières. Un jour, il vient au bureau de son bourgeois et s'adressant à l'un d'eux :

— M'sieu, lui dit-il, j'ai ben besoin de *trente piastres*. Voudriez-vous me les donner ?

— Mais, reprend le propriétaire, nous ne vous devons pas autant d'argent. Il nous est impossible de vous avancer un tel montant.

Carlette, tout déconcerté, reprend après un moment d'hésitation :

— Ben, M'sieur, donnez-moi un *écu* au moins.

**

Au magasin.

Le client : — Avez-vous des *corps de laine en coton* ?

Le commis. — Comment ?

**

A l'agence.

Le client : — Je voudrais m'abonner au *Violon*..... le prix de l'abonnement ?

Le commis : — Le *Violon* ne paraît plus. On a cessé sa publication.

Le client : — Oui ! ben, je vas m'abonner au *Moniteur du Commerce*.

**

Au magasin, encore.

Le commis : — Voyez, monsieur, le joli violon que j'ai à vendre. Voulez-vous l'acheter ?

Le client : — Oh ! non, m'sieu, j'en ai pas besoin..... Et je vous assure que j'aime ben mieux déjeuner avec une *bonne grosse brique de lard que de déjeuner au violon*.

**

Encore au magasin.

Le client : — Est-ce que vous avez, madame, de petites bottines pour les enfants *boutonnées* ?

**

Une certaine personne disait :

— " Ce qui me fatigue le plus et ce que j'aime le moins, moi, c'est de travailler entre les repas. "

**

C'est bien suffisant, hoin, lecteurs, pour ce que c'est drôle. Néanmoins si cela vous plaît, je revierdrai peut-être causer avec vous, si l'*Etudiant* daigne me recevoir.

T. ESSE,

Trois-Rivières, mars 1889.

JEAN QUI CROCNE

ET

JEAN QUI RIT

I

(SUITE)

JEAN. — Il n'a rien du tout, maman, que du chagrin de partir. Et pourtant il disait lui-même tout à l'heure que ça ne le chagrinait pas de quitter ma tante ! Alors, pourquoi qu'il pleure ?

HELENE. — Certainement ; pourquoi pleure-tu ? Et devant un lapin qui cuit et une galette qui chauffe ? C'est-il raisonnable, Jeannot ? Voyons, plus de ça, et venez tous deux m'aider à préparer le souper ; et un fameux souper ! JEANNOT, *soupirant*. — Et le dernier que je ferai ici, ma tante !

HELENE. — Le dernier ! Laisse donc ! Vous reviendrez tous deux avec des galettes et des lapins plein vos poches, et tu en mangeras chez moi avec mon petit Jean. Il est courageux, lui. Regarde sa bonne figure réjouie... Tiens ! tu as les yeux rouges, petit Jean. Qu'est-ce que tu as donc ? Une bête entrée dans l'œil ?

Jean regarda sa mère ; ses yeux étaient remplis de larmes ; il voulut sourire et parler, mais le sourire était une grimace, et la voix ne pouvait sortir du gosier. La mère se pencha vers lui, l'embrassa, se détourna et sortit pour aller chercher du bois, dit-elle. Quand elle rentra, sa bouche souriait, mais ses yeux avaient pleuré ; ils s'arrêtèrent un instant seulement, avec douleur et inquiétude, sur le visage de son enfant.

Le petit Jean l'examinait aussi avec tristesse ; leur regard se rencontra ; tous deux comprirent la peine qu'ils ressentaient, l'effort qu'ils faisaient pour la dissimuler, et la nécessité de se donner mutuellement du courage.

« Le bon Dieu est bon, maman ; il nous protégera ! dit Jean avec émotion. Et quel bonheur que vous m'ayez appris à écrire ! Je vous écrirai toutes les fois que j'aurai de quoi affranchir une lettre !

HELENE. — Et moi, mon petit Jean, M. le curé m'a promis un timbre-poste tous les mois... En attendant, voici notre lapin cuit à point, qui ne demande qu'à être mangé. »

Les enfants ne se le firent pas répéter ; ils s'assirent sur des escabeaux ; chacun prit un débris de plat ou de terrine, ouvrit son couteau

et attendit, en passant sa langue sur ses lèvres, qu'Hélène eût coupé le lapin et eût donné à chacun sa part.

Pendant un quart d'heure on n'entendit d'autre bruit dans la salle du festin que celui des mâchoires qui broyaient leur nourriture, des couteaux qui glissaient sur les débris d'assiette, du cidre qui passaient du broc dans le verre unique servant à tour de rôle à la mère et aux enfants.

Après le lapin vint la galette ; mais les appétits devenaient plus modérés ; la conversation recommença, lente d'abord, puis animée ensuite.

« Faminez lapin, dit Jean, avalant la dernière bouchée.

— Quel dommage qu'il n'en reste plus, dit Jeannot en soupirant.

— Et avec quel plaisir vous mangerez demain ce qui en reste ! dit Hélène en souriant.

JEAN. Ce qui en reste ? Comment, mère, il en reste ?

HELENE. Je crois qu'il en reste et un bon morceau ; les deux cuisses, une pour chacun de vous.

JEAN. Mais... comment se fait-il ?... Vous n'en avez donc pas mangé, maman ?

HELENE. Si fait, si fait, mon ami ! Pas si bête que de ne pas goûter un pareil morceau. »

Elle disait vrai, elle en avait réellement goûté, car elle s'était servi la tête et les pattes. Jean voulut encore lui faire expliquer quelle était la portion du lapin quelle avait mangée, mais elle l'interrompit.

« Assez mangé et assez parlé mangeaille, mes enfants ; à présent, rangeons tout et préparons le coucher ; ce ne sera pas long. Jeannot couchera avec toi dans ton lit, mon petit Jean. Avant de commencer notre nuit, enfants, allons faire une petite prière dans notre chère église ; nous demanderons au bon Dieu et à notre bonne mère de bénir notre voyage.

JEAN. Et puis nous irons dire adieu à M. le curé, maman !

HELENE. Oui, mon ami : c'est une bonne idée que tu as là et qui me fait plaisir. »

Le jour commençait à bluisser, mais ils n'avaient pas loin à aller ; l'église et le presbytère étaient à cent pas. Ils marchèrent tous les trois en silence ; la mère se sentait brisée du départ de son enfant ; Jean s'affligeait de la solitude de sa mère et Jeannot songeait avec effroi aux dangers du voyage et au tumulte de Paris.

Ils arrivèrent devant l'église ; la porte était ouverte, Hélène entra suivie des enfants, et tous trois se mirent à genoux devant l'autel de la sainte Vierge. Hélène et Jean priaient et pleuraient, mais tout bas, en silence, afin d'avoir l'air calme et content. Jeannot, soupirant et demandant du pain et un voyage heureux, suivi d'une heureuse arrivée chez Simon.

Pendant que la mère priait, elle se sentit serrer doucement le bras, et une voix enfantine lui dire tout bas :

“ Assez, maman, assez : j'ai faim. ”

Hélène se retourna vivement et vit une petite fille : l'obscurité croissante l'empêcha de distinguer ses traits ! Elle se pencha vers elle.

“ Je ne suis pas ta maman, ma petite ”, lui dit-elle.

La petite fille recula avec frayeur et se mit à crier :

“ Maman, maman, au secours ! ”

Jean et Jeannot se levèrent fort surpris, presque effrayés. Hélène prit la petite fille par la main, et ils sortirent tous de l'église.

HELENE. Où est ta maman, ma chère petite ? Je vais te ramener à elle.

LA PETITE FILLE. — Je ne sais pas ; elle était là !

HELENE. — Sais-tu où elle est allée ?

LA PETITE FILLE. — Je ne sais pas ; elle m'a dit : “ Attends-moi ”. J'attendais.

HELENE. — Elle est peut-être chez M. le curé. Allons l'y chercher. ”

La petite fille se laissa conduire ; en deux minutes ils furent chez M. le curé, qui interrogea Hélène sur la petite fille qu'elle amenait.

HELENE. — Je ne sais pas qui elle est, monsieur le curé. Je viens de la trouver dans l'église ; elle cherchait sa maman, que je pensais trouver chez vous.

LE CURE. — Je n'ai vu personne ; c'est singulier tout de même. Comment t'appelles-tu, ma petite ? ajouta-t-il en caressant la joue de la petite ?

LA PETITE FILLE. — J'ai faim ! Je voudrais manger. ”

Le curé alla chercher du pain, du raisin et un verre de cidre ; la petite mangea et but avec avidité.

Pendant qu'elle se rassasiait, Hélène expliquait au curé qu'elle était venue lui demander une dernière bénédiction pour le voyage qu'allaient entreprendre les enfants.

LE CURE. — “ Quand donc partent-ils ? ”

HELENE. — Demain matin de bonne heure, monsieur le curé.

LE CURE. — Demain, déjà ! Je vous bénis de tout mon cœur et du fond du cœur, mes enfants. N'oubliez pas de prier le bon Dieu et la sainte Vierge de vous venir en aide dans tous vos embarras, dans vos privations, dans vos dangers, dans vos peines. Ce sont vos plus sûrs et vos plus puissants protecteurs... Et quant à cette petite, mère Hélène, emmenez-la chez vous jusqu'à ce que sa mère revienne la chercher. Je vous l'envoierai si elle vient chez moi.

“ Et vous, mes enfants, continua-t-il en ouvrant un tiroir, voici un souvenir de moi qui vous sera une protection pendant votre voyage et pendant votre vie. ”

Il retira du tiroir deux cordons noirs avec des médailles de la sainte Vierge et les passa au cou de Jean et de Jeannot, qui les reçurent à genoux et baisèrent la main du bon curé.

La petite fille avait fini de manger ; elle recommença à demander sa maman. Hélène l'emmena après avoir pris congé de M. le curé ; Jean et Jeannot la suivirent. Hélène espérait trouver la mère de la petite aux environs de l'église, devant laquelle ils devaient passer pour rentrer chez eux ; mais, ni dans l'église ni à l'entour de l'église, elle ne vit personne qui réclamât l'enfant.

La petite pleurait ; Hélène soupirait.

“ Que vais-je faire de cette enfant ? pensa-t-elle. Je n'ai pas les moyens de la garder. Je ne me suis pas séparée de mon pauvre petit Jean pour prendre la charge d'une étrangère. Mais je suis bien sotte de m'inquiéter ; le bon Dieu me l'a remise entre les mains, le bon Dieu me donnera de quoi la nourrir, si sa mère ne vient pas la rechercher. ”

Rassurée par cette pensée, Hélène ne s'en inquiéta plus ; elle la coucha au pied de son lit, la couvrit de quelques vieilles hardes ; le printemps était avancé, on était au mois de juin ; il faisait beau et chaud. Les petits garçons se couchèrent ; Jeannot s'établit dans le lit de son cousin, et Jean s'étendit près de lui.

“ C'est notre dernière nuit heureuse, maman, dit Jean en l'embrassant avant de se coucher. ”

— Non, mon enfant, pas la dernière ; laissons marcher le temps, qui passe bien vite, et nous nous retrouverons. Dors, mon petit Jean : il faudra se lever de bonne heure demain. ”

La petite fille dormait déjà, Jeannot s'endormait ; Jean fut endormi peu d'instants après ; la mère seule veilla, pleura et pria.

II

LA RENCONTRE

Le lendemain au petit jour, Hélène se leva, fit deux petits paquets de provisions, les enveloppa avec le linge et les vêtements des enfants, et s'occupa de leur déjeuner ; au lieu de pain sec, qui était leur déjeuner accoutumé, elle y ajouta une tasse de lait chaud. Aussi, quand ils furent éveillés, lavés et habillés, ce repas splendide dissipa la tristesse et les inquiétudes de Jeannot. La petite fille dormait encore.

Le moment de la séparation arriva : Hélène embrassa dix fois, cent fois son cher petit Jean ; elle embrassa Jeannot, les bénit tous, et fit voir à Jean plusieurs pièces d'argent qui se trouvaient dans la poche de sa veste.

“ Ce sont les braves gens, nos bons amis de Kéranté, qui t'ont fait ce petit magot, pour

reconnaître les petits services que tu leur as rendus, mon petit Jean. M. le curé y a mis aussi sa pièce."

Jean voulut remercier, mais les paroles ne sortaient pas de son gosier ; il embrassa sa mère plus étroitement encore, sanglota un instant, s'arracha de ses bras, essuya ses yeux, et se mit en route comme son frère le sourire sur les lèvres, et sans tourner la tête pour jeter un dernier regard sur sa mère et sur sa demeure.

"Je comprends, se dit-il, pourquoi Simon marchait si vite et ne se retournait pas pour nous regarder et nous sourire. Il pleurait et il voulait cacher ses larmes à maman. Pauvre mère ! elle ne pleure pas, elle croit que je ne pleure pas non plus, que j'ai du courage, que j'ai le cœur joyeux, tout comme pour Simon. C'est mieux comme ça ; le courage des autres vous en donne ; je serais triste et malheureux si je pensais que maman eût du chagrin de mon départ. Elle croit que je serai heureux loin d'elle... Calme, gai même, c'est possible ; mais heureux, non. Sa tendresse et ses baisers me manqueront trop."

Pendant que Jean marchait au pas accéléré, qu'il réfléchissait, qu'il se donnait du courage et qu'il s'éloignait rapidement de tout ce que son cœur aimait et regrettait, Jeannot le suivait avec peine, pleurnichait, appelait Jean qui ne l'entendait pas, tremblait de rester en arrière et se désolait de quitter une famille qu'il n'aimait pas, une patrie qu'il ne regrettait pas, pour aller dans une ville qu'il craignait, à cause de son étendue, près d'un cousin qu'il connaissait peu et qu'il n'aimait guère.

"Je suis sûr que Simon ne va pas vouloir s'occuper de moi, pensa-t-il ; il ne songera qu'à Jean, il ne se rendra utile qu'à Jean, et moi je resterai dans un coin, sans que personne veuille bien se charger de me placer... Que je suis donc malheureux ! Et j'ai toujours été malheureux ! A deux ans je perds papa en Algérie ; à dix ans je perds maman. C'est ma tante qui me prend chez elle, la plus grondeuse, la plus maussade de toutes mes tantes. Et ne voilà-t-il pas à présent, qu'elle m'envoie me perdre à Paris, au lieu de me garder chez elle.

"Jean est bien plus heureux, lui ; il est toujours gai, toujours content ; tout le monde l'aime ; chacun lui dit un mot aimable. Et moi ! personne ne me regarde seulement ; et quand par hasard on me parle, c'est pour m'appeler *pleurant, maussade, ennuyeux*, et d'autres mots aussi peu aimables.

"Et on veut que je sois gai ? Il y a de quoi, vraiment ! Ma bourse est bien garnie ! Deux francs que le curé m'a donnés ! Et Jean qui ne sait seulement pas son compte, tant il en a ! Tout le monde y a mis quelque chose, a dit ma tante... Je suis bien malheureux ! rien ne me réussit !"

Tout en réfléchissant et en s'affligeant, Jeannot avait ralenti le pas sans y songer. Quand le souvenir de sa position lui revint, il leva les yeux, regarda devant, derrière, à droite, à gauche ; il ne vit plus son cousin Jean. La frayeur qu'il ressentit fut si vive que ses jambes tremblèrent sous lui ; il fut obligé de s'arrêter, et il n'eut même pas la force d'appeler.

Après quelques instants de cette grande émotion, il retrouva l'usage de ses jambes, et il se mit à courir pour rattraper Jean. La route était étroite, bordée de bois taillis ; elle serpentait beaucoup dans le bois ; Jean pouvait donc ne pas être très éloigné sans que Jeannot pût l'apercevoir. Dans un des tournants du chemin, il vit confusément une petite chapelle, et il allait la dépasser, toujours courant, soufflant et suant, lorsqu'il s'entendit appeler.

Il reconnut la voix de Jean, s'arrêta joyeux, mais surpris, car il ne le voyait pas.

"Jeannot, répéta la voix de Jean, viens, je suis ici.

JEANNOT. — Où donc es-tu ? Je ne te vois pas.

JEAN. — Dans la chapelle de *Notre-Dame consolatrice*.

— Tiens, dit Jeannot en entrant, que fais-tu donc là ?

— Je prie... répondit Jean. J'ai prié et je me sens consolé. Je sens comme si *Notre-Dame* envoyait à maman des consolations et du bonheur... Je vois des traces de larmes dans tes yeux, pauvre Jeannot ; viens prier, tu seras consolé et fortifié comme moi.

JEANNOT. — Pour qui veux-tu que je prie ? Je n'ai pas de mère.

JEAN. — Prie pour ta tante qui t'a gardé trois ans.

JEANNOT. — Bah ! ma tante ! ce n'est pas la peine.

JEAN. — Ce n'est pas bien ce que tu dis là, Jeannot. Prie alors pour toi-même, si tu ne veux pas prier pour les autres.

JEANNOT. — Pour moi ? c'est bien inutile. Je suis malheureux, et, quoi que je fasse, je serai toujours malheureux. D'ailleurs tout n'est égal.

JEAN. — Tu n'es malheureux que parce que tu veux l'être. Excepté que j'ai maman et que tu as ma tante, nous sommes absolument de même pour tout, Je me trouve heureux, et toi tu te plains de tout.

JEANNOT. — Nous ne sommes pas de même ; ainsi tu as je ne sais combien d'argent, et moi je n'ai que deux francs.

JEAN. — Si ton malheur ne tient qu'à ça, je vais bien vite te le faire passer, car je vais partager avec toi.

JEANNOT, un peu honteux. — Non, non, je ne dis pas cela ; ce n'est pas ce que je te demande ni ce que je voulais.

JEAN. — Mais, moi, c'est ce que je demande et c'est ce que je veux. Nous faisons route ensemble ; nous arriverons ensemble : il est juste que nous profitions ensemble de la bonté de nos amis."

Et, sans plus attendre, Jean tira de sa poche la vieille bourse en cuir toute rapiécée qu'y avait mise sa mère, s'assit à la porte de la chapelle, fit asseoir Jeannot près de lui, vida la bourse dans sa main et commença le partage.

"Un franc pour toi, un franc pour moi."

Il continua ainsi jusqu'à ce qu'il eût versé dans les mains de Jeannot la moitié de son trésor, qui montait à huit francs vingt-cinq centimes pour chacun d'eux.

Jeannot remercia son cousin avec un peu de confusion ; il prit l'argent, le mit dans sa poche.

"J'ai deux francs de plus que toi, dit-il.

JEAN. — Comment cela ? J'ai partagé bien exactement.

JEANNOT. — Parce que j'avais deux francs que m'a donnés le curé.

JEAN. — Ah ! c'est vrai ! Te voilà donc plus riche que moi. Tu vois bien que tu n'es pas si malheureux que tu le disais.

JEANNOT. — Je n'en sais rien. J'ai du guignon. Un voleur viendra peut-être m'enlever tout ce que j'ai.

— Tu ne croyais pas être si bon prophète ", dit une grosse voix derrière les enfants.

Les enfants se retournèrent et virent un homme jeune, de grande taille, aux robustes épaules, à la barbe et aux favoris noirs et touffus ; il les examinait attentivement.

Jean sauta sur ses pieds et se trouva en face de l'étranger.

JEAN. — Je ne crois pas, monsieur, que vous ayez le cœur de dévouiller deux pauvres garçons obligés de quitter leur mère et leur pays pour aller chercher du pain à Paris, parce que leurs parents n'en ont plus à leur donner."

L'étranger ne répondit pas ; il continuait à examiner les enfants.

JEAN. — Au reste, monsieur, voici tout ce que j'ai ; huit francs vingt-cinq centimes que nos amis m'ont donné pour mon voyage."

L'étranger prit l'argent de la main de Jean.

L'ÉTRANGER. — Et avec quoi vivras-tu jusqu'à ton arrivée à Paris ?

JEAN. — Le bon Dieu me donnera de quoi, monsieur, comme il a toujours fait.

— Et toi, dit l'étranger en se tournant vers Jeannot, qu'as-tu à me donner ?

JEANNOT, tombant à genoux et pleurant. — Je n'ai rien que ce qu'il me faut tout juste pour ne pas mourir de faim, monsieur. Grâce pour mon pauvre argent ! Grâce, au nom de Dieu !

L'ÉTRANGER. — Pas de grâce pour l'ingrat,

le lâche, l'avid, le jaloux. J'ai tout entendu. Donne vite."

L'étranger mit la main dans la poche de Jeannot, et enleva les dix francs vingt-cinq centimes qui s'y trouvaient, Jeannot se jeta à terre et pleura.

"Monsieur, dit Jean, touché des larmes de son cousin et un peu ému lui-même de la perte de sa fortune, avez pitié de lui ; rendez-lui son argent.

L'ÉTRANGER. — Pourquoi le rendrais-je à lui et pas à toi ?

JEAN. — Parce que moi j'ai du courage, monsieur ; et lui est faible. C'est le bon Dieu qui nous a faits comme ça ; ce n'est pas par orgueil que je le dis.

L'ÉTRANGER. — Tu es un bon et brave garçon, et nous en reparlerons tout à l'heure. Où allez-vous ?

JEAN. — A Paris, monsieur.

L'ÉTRANGER. — C'est donc bien décidé ? Et comment y arriverez-vous sans argent ?

— Oh ! monsieur, je n'en suis pas inquiet. De même que nous avons eu le malheur de nous rencontrer, de même nous pouvons rencontrer une bonne âme charitable qui nous viendra en aide."

L'étranger sourit et ne put s'empêcher de donner une petite tape amicale sur la joue fraîche de Jean.

L'ÉTRANGER. — Ton camarade n'en dit pas autant, ce me semble.

JEAN. — C'est qu'il est terrifié, monsieur. Il a toujours peur, ce pauvre Jeannot.

L'ÉTRANGER, avec ironie. — Ah ! il s'appelle Jeannot ! Beau nom ! Bien porté ! Et toi, quel est ton nom ?

JEAN. — C'est Jean, monsieur.

L'ÉTRANGER. — Vrai beau nom, celui-là ? Et tu me fais l'effet de devoir faire honneur à tes saints patrons. Allons, Jean et Jeannot, marchons ; je vais vous escorter, de peur d'accident. Tiens, mon brave petit Jean, voici tes huit francs vingt-cinq centimes, auxquels j'ajoute vingt francs pour payer ton voyage. Et toi, pleurant, poltron, voici tes dix francs vingt-cinq centimes, auxquels j'ajoute la défense de rien recevoir de Jean. Si j'apprends que tu as encore accepté un partage, tu auras affaire à moi. Suis-moi tous deux ; je vais vous faire déjeuner à AURAY, dont nous ne sommes pas éloignés.

JEAN, les yeux brillants de joie et de reconnaissance. — Vous avez bien de la bonté, monsieur ; je suis bien reconnaissant ; je ne sais comment vous remercier, monsieur.

L'ÉTRANGER. — En mangeant de bon appétit le déjeuner que je vais te donner, mon petit Jean.

JEAN. Tiens ! vous dites comme maman : *petit Jean*."

Et les yeux de *petit Jean* se mouillèrent de larmes.

SPECULATION

THE FORUM

Geo. A. Romer,
BANKER AND BROKER

40 & 42 BROADWAY AND 51 NEW ST.,

New York City.

Stocks, Bonds, Grain, Provisions and
Petroleum

Bought, sold and Carried on Margin

P. S.— Send for explanatory pamphlet.

L'ÉCRIN DE LA SAINTE VIERGE, DE LA PAS-
SION, ET DE L'EUCARISTIE. — Dix volumes,
grand in-8o raisin, ornés d'environ 500 gra-
vures empruntées le plus souvent aux grands
maîtres par l'abbé A. Durand. — Conditions
pour les souscripteurs. — Les dix volumes,
brochés, ornés d'environ cinq cents gravures,
\$15.00, payables en 3 ans, soit : à la réception
des quatre premiers volumes parus \$6.00;
\$5.00 à la réception des trois suivants et
\$4.00 à la réception des trois derniers.

Les volumes, expédiés franco au centre le
plus rapproché de chaque destinataire, ne
seront jamais payés qu'après réception.

Les 4 volumes de l'*Écrin de la Sainte Vier-
ge* ont déjà paru.

La *Revue de l'Art chrétien*, janvier 1886,
l'appécie comme suit :

« Les volumes de M. l'abbé Durand, très ri-
ches en ornements typographiques et en illus-
trations, édités avec un goût distingué, com-
ptent parmi les plus élégants qu'ait imprimés la
Société Saint-Augustin. L'ouvrage brille par
un mérite qui se fera fort apprécier dans le
monde : il est d'une valeur littéraire hors li-
gne ; la lecture en est d'un charme qui l'em-
porte encore sur l'intérêt peu commun du sujet.

« Pèlerin fervent de la Vierge Marie, critique
érudite et poétique écrivain, M. l'abbé Durand
a visité les reliques qu'il décrit. Il les a vues,
vénéreées, touchées, étudiées. Elles ont évoqué
en lui des souvenirs historiques et excité des
émotions dont il vous fait part en des pages
pleines de science et de chaleur.

« En somme, la forme exquise donnée à une
si riche matière fait que l'*Écrin de la Sainte
Vierge* est plutôt un joyau. Il existe peu de
livres d'une aussi agréable lecture »

On reçoit les souscriptions au bureau de
l'*Étudiant*, Joliette, P. Q.

Le DICTIONNAIRE DES VERBES IRRÉGULIERS
est toujours en vente. 25 centins l'unité.

The *Forum*, which the *New York Times*
says " continues to hold its place as the fore-
most of our magazines for the value, the varie-
ty, and the weight of its articles," is a month-
ly review of living subjects that concern
thoughtful people ; including politics, educa-
tion, religion, literary criticism, social science,
and commerce. It presents the conclusions
and investigations of the foremost men in every
department of thought ; and it admits dis-
cussions of each side of all debatable subjects,
striving always to be constructive, and never
sensational or merely popular. Its contribu-
tors include more than 200 of the foremost
writers of both hemispheres. It is offered to
thoughtful readers with the hope of being help-
ful to them.

Teachers or students who will solicit their
friends to subscribe will receive large each
commissions — the largest ever given by any
periodical. Several hundred teachers and stu-
dents are adding to their incomes in this way.
It is not the work of the ordinary book-agent
that is desired, but the service of men of lit-
erary judgment whose commendation carries
weight with it. Correspondance is solicited.

A sample copy (price 50 cents) will be
mailed to anyone free of cost who will send
names of six persons who read serious litera-
ture and are able to pay for it. Address the Fo-
rum Publishing Co., 253 Fifth Ave., New-York.

CLUBBING RATES

We have made arrangements whereby we
will receive new subscriptions to the *Forum*
with a subscription to the *l'Étudiant* for \$5.00.
The price of the *Forum* alone is \$5.00 a year.
It is " the foremost American review " of liv-
ing subjects, and among its contributors are
200 of the leading writers in the world. It gi-
ves authoritative discussions of each side alike
of every leading question of the time. The
New York Herald says of it : " It has done more
to bring the thinking men of the country in-
to connection with current literature than any
other publication. " This is an exceptional
opportunity for every reader of the *l'Étudiant*
to secure the *Forum*.

DICTIONNAIRE D'HOMONYMES — système éduca-
tionnel — rimes ; consonnances ; homonymes ;
décompositions des mots, combinaisons variées
de leurs éléments et équivalents ; jeux de mots,
par Chs Baillaigé. — Très fort volume in-8 de
636 pages, imprimé chez J. Darveau, Québec.
En vente : à Québec, chez l'auteur, rue St-
Louis ; à Joliette, au bureau de l'*Étudiant* et
du *Couvent* — Prix : \$1.00, franc de port.

APPAREILS CHIMIQUES

DE TOUTES ESPÈCES

—100—



Verreries, Porcelaines,
Poteries, Platine, Cris-
tals de toutes sortes,
Balances chimiques
avec poids, Produits
chimiques et réactifs
d'excellente qualité.
Ce qu'il faut pour
l'analyse quantitative
et expériences de tou-
tes sortes.



A VENDRE CHEZ
LYMAN, SONS & CO

384, rue St-Paul, MONTRÉAL.
Catalogue illustré envoyé sur réception de 10 centins.

Eau de Floride!

"Nonpareil"

—0—



Un parfum des plus ex-
quis et des plus rafraî-
chissants.

Aussi exquis pour la toilet-
te que pour les bains et
la chambre d'un malade.

PETITES BOUTEILLES 25c.

A vendre en gros par...

LYMAN FILS & CIE,

384 RUE ST-PAUL

MONTRÉAL

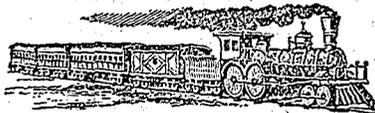


Le café
délicieux

—101—
Vous pourrez en avoir dans
un instant par l'usage du
CAFÉ FLUIDE

DE
LYMANChaque étiquette porte le
mode de l'emploi.

A vendre

en bouteilles d'une livre, demi-livre, et quart
de livre.N. B. En faisant votre demande, dites que vous avez
vu l'annonce dans l'Étudiant.

INTERCOLONIAL RAILWAY

1888 — WINTER ARRANGEMENT — 1889

On and after Monday, Nov. 26th, 1888, the
trains of this railway will run daily (Sunday
excepted) as follows :

TRAINS WILL LEAVE LEVIS

For Halifax and St John..... 8.00

For Rivière du Loup and Ste-

[Flavie]..... 11.15

For Rivière du Loup..... 17.55

TRAINS WILL ARRIVE AT LEVIS

From Rivière du Loup 5.30

From Rivière du Loup, and

Ste-Flavie..... 13.45

From Halifax and St John... 17.55

The sleeping car leaving Levis on
Tuesday, Thursday and Saturday runs
through to Halifax, and the one leaving on
Monday, Wednesday and Friday to St John.
All trains are run by Eastern Standard Time.

Tickets may be obtained and also infor-
mations about the route and about freight
and passenger rates from

T. LAVERDIÈRE,
49, Dalhousie St, Quebec.
D. POTTINGER,
Chief Superintendent.

Railway office.

Moncton, N. B., Nov. 20 1888.

AVEZ-VOUS ACHETÉ Histoire d'un éta-
blissement de colonisation ? par le Révd M. Th.
Provost. 25 centins l'unité. En vente à Mont-
réal, chez Cadieux et Derome ; à Québec, chez
Langlais et Garant ; à Joliette, chez Gervais et
au bureau de l'Étudiant.

RIS ET CROQUIS

PAR

CHARLES M. DUCHARME

1 vol. in-12 de 400 pages.

Sommaire : Un critique au pilori — Gérin-
Lajoie et Jean Rivard — Un soir sur l'onde —
Les funérailles de Cigarette — Le rêve d'Éva —
Lion de glace et statues — Boule de neige et
loup-garou — Le bal des fleurs — Les politico-lit-
téraires — La poésie au salon — Histoire d'un blé-
d'inde rouge — Sous les pins — Chou-légume et
chou-ruban, comédie, etc.

Prix : 75 cts, franco par la poste.

S'adresser à l'auteur,

No 215 Rue St-Denis, MONTRÉAL.